

Enjeux psychiques de la violence : passage à l'acte, dissociation, répétition traumatique

Anaïs Vois, psychologue Médée

La violence, qu'elle qu'en soit sa forme, signe l'échec de la pensée et donc l'échec du langage, de la mise en représentation, de la mise en mots de son propre vécu psychique. Le terme violence dérive du latin « vis » qui signifie « force en action, force exercée contre quelqu'un ». La violence c'est l'acte.

Qu'elle soit auto ou hétéro-agressive, elle survient dès lors que le sujet se trouve acculé, dans l'impasse. La souffrance, l'angoisse, le désespoir sont trop intenses, la régulation émotionnelle inopérante.

Cette douleur atteint un point paroxystique et les digues du barrage hydraulique cèdent laissant place au déferlement d'une eau à la puissance dévastatrice.

Le sujet n'est dès lors plus en capacité d'identifier, de reconnaître, ces mouvements psychiques internes. Les affects règnent en maître et ne se lient plus aux représentations. Le passage à l'acte violent signe la défaite de l'appareil psychique à s'auto-réguler. Elle est le marqueur de points aveugles, non élaborables, hors du champ symbolique.

Le passage à l'acte violent peut avoir la fonction d'une décharge, d'un trop plein indigeste mettant à mal les capacités d'élaboration, venant heurter les points aveugles en soi. Ces mystères intérieurs qui m'habitent mais dont j'ignore plus ou moins l'existence affleurent à la conscience. Leurs contenus non élaborés, non digérés viennent s'agir dans le réel et leur mise en représentation ayant pour fonction d'abaisser la charge émotionnelle, ne peuvent plus les contenir. Il faut alors décharger.

Les auteurs de violences conjugales expriment souvent le soulagement ressentis juste après le passage à l'acte violent : « soulagé, tranquille, calme, la pression est redescendue ». Les jeunes filles qui se scarifient expliquent souvent que cela matérialise leur douleur, que la souffrance physique atténue la souffrance morale. On retrouve là un mécanisme cérébrale identifié qui, lors de blessures simultanées, fera disparaître la douleur la moins intense au profit de la plus forte.

Les violences verbales et psychologiques, la mise sous emprise, le contrôle exercé sur l'autre dans la durée et les violences sexuelles n'échappent pas à cette logique. Il y est toujours question d'une mauvaise régulation de l'angoisse, d'une souffrance intérieure non élaborée que l'agir violent tente d'endiguer et de soulager par des mécanismes parfois élaborés.

La violence sert parfois à soulager un sentiment d'insécurité interne profond (attachement insécure), à reprendre illusoirement le contrôle et sortir du sentiment

d'impuissance, etc. La violence souligne l'échec de l'appareil psychique à s'auto-réguler.

Elle signe également sur un plan plus large l'échec du collectif à faire société et assurer la sécurité de ses membres. On pense ici au contrat social (Hobbes, Locke, Rousseau) qui fait reposer la légitimité de l'Etat sur la sortie de l'état de nature (loi du plus fort) pour accéder à la sécurité en renonçant à une part de cette liberté. Un Etat tire sa légitimité de sa capacité à protéger les citoyens de toutes formes de violences : physique, économique, psychologique, etc. Les individus vulnérables, ceux pour qui les conditions de vie initiales n'ont pas permis à leur appareil psychique de pouvoir s'auto-réguler, sont d'autant plus à risque de perpétuer des passages à l'acte violents.

C'est d'abord l'échec de l'Etat à remplir sa fonction première de protéger les citoyens de la violence (enfants maltraités, services publics empêchés de palier aux défaillances individuelles, violences illégitimes de l'Etat lui-même, inégalités, etc.). Et c'est cet échec à respecter le contrat social qui se fait le lit de l'intensification des violences car l'Etat, la société, à pour aussi pour fonction d'être le contenant des pulsions agressives (cf D. Anzieu = Appareil psychique comme un oignon, dernière pelure protectrice = les institutions => défaillance des institutions => défaut de contenance => noyau psychotique des individus prend le dessus. Ex : complotisme / paranoïa, etc.).

Le trauma, outre qu'il puisse en être la résultante, partage avec la violence son caractère indigeste et l'incapacité pour le psychisme de l'élaborer. => figure de la vésicule. Le trauma, c'est le non-représentable, celui qui dépasse les capacités de penser en effractant l'appareil psychique.

La multiplicité des traumatismes non soignés crée une multiplicité de points aveugles au sein de l'appareil psychique. Le sujet est alors étranger à certaines parts de lui-même. Si un déclencheur vient activer ces éléments non digérés, il peut parfois avoir recours à la violence. Ex de l'insulte fils de pute => mère maltraitante ou carençante. => impossible de dépasser la position schizo-paranoïde pour atteindre la position dépressive (M.Klein)

Au-delà d'une mise en mots, ce qui fait défaut dans le trauma, c'est l'impossibilité pour l'appareil psychique de lier affects et représentations. Non représenté, l'affect se déverse tel quel dans le présent dès lors que le sujet est réactivé. Et cela peut prendre la forme d'un passage à l'acte violent.

La seule issue, c'est le soin. Pour soigner ses traumatismes, il faut déjà se sentir autorisé socialement à exprimer son mal-être et avoir appris à le reconnaître. Il faut aussi se sentir autorisé à parler, à manifester sa douleur sans quoi le risque de passage à l'acte hétéroagressif se multiplie. Il n'y a aucune systématisme pour autant, toutes les

personnes traumatisées ne deviennent pas violentes. En revanche, tous les auteurs de violences rencontrés en prison ont vécu des traumatismes.

Les stéréotypes de genre et l'éducation patriarcale autorisent peu, voire pas, les garçons à exprimer leur souffrance (« injonctions à être forts, puissants, etc. ») ni à se tourner vers leur intériorité. Ils auront donc plus de risques de multiplier les points aveugles et de se décharger dans des actes hétéroagressifs.

On observe statistiquement que l'objet sur lequel se déverse la violence s'inscrit dans le prolongement de cette éducation genrée (garçons = hétéro-agressivité, filles = auto-agressivité). Quoiqu'il en soit, une des variables communes dans le passage à l'acte violent se centre autour de la question du trauma qui déborde les capacités d'autorégulation de l'appareil psychique non étayé par le contenant sociétal.

La notion de traumatisme est solidaire de celle de dissociation. Quand l'appareil psychique est effracté par un trauma, il se dissocie. C'est une manière de protéger son corps (risque de mort / stress dépassé) et son psychisme. Ex : femme violée qui se voit au plafond. Effet de sidération. Sentiments de déréalisation, de dépersonnalisation, amnésie. On parle alors de dissociation péri-traumatique.

Dissociation qui peut être réactivée tout au long de la vie du sujet involontairement (déclencheurs) ou volontairement (addictions, conduites à risques, etc.) La violence est en elle-même une conduite dissociante. Elle court-circuite le cerveau. Après une crise de violence, il a été démontré qu'il fallait en moyenne 12h au cerveau pour retrouver un état de fonctionnement identique à celui précédant la crise.

Plusieurs formes de dissociations : primaire (péri-traumatique), secondaire (moi observant vs moi expérimentant), tertiaire.

Tout comme il existe plusieurs formes de trauma (simple ou complexe). Les personnes ayant un trauma complexe ont beaucoup plus de risques d'avoir recours à des conduites dissociantes de manière répétitive. Chez les auteurs de violences, on retrouve presque systématiquement une multiplicité d'expériences traumatiques dans l'enfance ayant entravé leur développement psycho-affectif et donc malmené la structuration de leur personnalité.

La violence hétéro-agressive, mais également, la violence auto-agressive, peuvent avoir la fonction de remettre en place un fonctionnement dissociatif. Fonctionnement qui s'avère temporairement protecteur pour l'appareil psychique du sujet dépassé par les souffrances internes.

On reste parfois dans l'incompréhension face à la manière dont le trauma agit sur les parcours de vie. La notion de « répétition traumatique » apporte un éclairage intéressant.

Il n'est pas rare de rencontrer des victimes se mettant, plus ou moins consciemment, en danger. Ex : jeune femme violée dans l'enfance revendiquant se prostituer de son plein grès.

Le trauma fait traverser un moment de solitude abyssale pouvant engendrer un phénomène de crypte (Torok et Abraham). On entend souvent « personne ne peut me comprendre » « vous ne savez pas ce que j'ai vécu ». Il peut parfois y avoir la tentation inconsciente de revisiter l'évènement traumatique avec son agresseur (ou un de ses avatars) car c'est le seul à avoir vécu ce moment.

Derrière cette répétition traumatique, il peut y avoir la volonté de comprendre, de mettre en sens l'expérience vécue. Rappel : figure de la vésicule, le trauma ne peut être représenté donc faire sens et entrer dans le champ du symbolique.

Parfois, c'est l'illusion de reprendre le contrôle lors d'une expérience similaire, d'échapper au sentiment d'impuissance initiale qui se trouve à l'œuvre derrière cette répétition. Évidemment, ces mécanismes inconscients n'atteignent par leur but et les expériences traumatiques se multiplient au fil des ans rendant l'appareil psychique toujours plus vulnérable.

D'où la nécessité d'intervenir tôt dans le parcours traumatique des victimes et de ne pas laisser de côté la question des auteurs de violences pris souvent dans des désarrois similaires mais ayant choisi des modalités d'auto-régulation psychiques dangereuses pour les autres et pour la société. C'est le parti pris de l'association Médée.